

# After Mother

After Mother reste la solitude / Après la Mère, le deuil et l'exil de la peinture.

Mais After Mother voit aussi le retour du peintre au travail, un je peins inlassable ; quand Louis marche, observe, savoure, il peint à la façon dont le coeur bat, régulier, obstiné. Maître sévère, il est l'homme de l'atelier et l'ami des muses. Nous retrouvons un peintre heureux, le roi de tous les chiens jaunes, l'enfant terrible du pastel.

Car la « peinture de l'exil » ne vante pas sa douleur, n'ayant pâti ni de la mélancolie, ni du spleen ou du mal d'être ; au contraire elle nous revient fraîche et solaire, solairement tragique parfois. Quelque part entre l'Orient et l'Occident, tenant tout naturellement une place non définie, la beauté revient.

Ni ostentatoire, ni bruyant, mais pudique, Louis d'Hauterives ne parle pas trop fort, ne montre pas trop, n'en fait pas trop. Il faut être abêti ou imbécile pour qualifier de léchée cette peinture quand sous la méticulosité l'oeuvre brûle d'un feu secret. On ne le dira jamais assez, la simplicité est un mensonge.

Installée dans un temps sans faille ni repères, dans une sorte de halte ou de parenthèse, c'est une peinture refusant le corset d'une époque ou d'une mode... Autant de tableaux parfaitement beaux d'être sans âge.

Mother ou le regard du regard. La Mère face à la mer. Muette, immortalisée dans la dimension idéale d'un hôtel fantôme. La terrasse de l'hôtel Aït Baamrane surgit comme un paysage onirique. Le bar qui ne ferme jamais – vraie cour des miracles – est l'atelier alternatif pour mille études et scènes croquées dont seule une poignée verront la toile.

Lorsque l'appréhension du monde s'avère difficile ou pénible, reste un dernier recours : inventer des lieux qui sont autant de prétextes au prolongement de ses propres songes. Voilà les biotopes, carré de Vanités ou miroirs de son âme. Fragments lyriques du monde où sympathisent dans un dialogue impossible poissons rouges – zen mais redoutables – et jouets d'une trompeuse naïveté. C'est là que flirtent Barbie et Louis bogosse, dans l'improbable rapport de deux réalités quelque peu surréalistes.

Midnight bath ou le Mariage pour tous. Serait-ce l'ébauche d'un paradis perdu ? L'insouciant idylle sex-pose sans fard dans un radieux libertinage. Louis a l'oeil romantique, raffiné. L'oeil du voyant-voyeur. Sa représentation de la nature est forte et profonde, je dirais sacrée. Les paysages sont des réseaux plastiques, des lieux de peinture, et c'est nous, après coup, qui y reconnaissons tel ou tel fragment de pays.

Ici, les montagnes du Riff vibrent de leurs seules couleurs, patchwork bariolé de formes opulentes. Le paysage ou la leçon des choses est souvent bousculé par la présence d'un cortège de créatures animales ou de corps hybrides, d'une plus ou moins inquiétante étrangeté, qui cassent l'ordre des règnes. C'est le bestiaire de Louis.

Prenant le risque de créer des espèces inédites, il l'élargit de nouvelles figures. Au-delà de l'écriture, violant les syntaxes, un faune s'insinue par la marge : ce Faunome est l'une des créatures endémiques de l'imaginaire louistique. Un espiègle et curieux aventurier de la toile, explorateur d'une Terra incognita ; l'éclaireur prophétique d'un peuple à la mi-chemin entre Arnold Böcklin et Walt Disney.

Louis nous montre une très belle matière, aplats de pastels obstinés couchés sur un dessin parfaitement maîtrisé ; absence de pâte, ou plutôt pâte dominée, assujettie, comme s'il fallait supprimer, araser toute aspérité, tout grain auquel le regard pourrait s'accrocher. Dans une

interprétation allégorique du paysage et des figures, on devine dans le Mur d'épines la prémonition d'un drame. Le rouge sensuel a frappé le loup-voyeur, et la promeneuse - petit chaperon - se découvre en totale nudité face au danger. La trompeuse placidité du chien condense la menace en un avertissement, ne laissant, hors du tableau, aucun salut, aucune échappatoire.

Peut-on peindre sur le rien ? Et sur le territoire du silence ? Combien de cailloux Louis a-t-il dû avaler pour dresser sa peinture contre le vide ?

Sans se soucier ni de l'homme ni du divin, la nature se déchaîne. Pour toute mesure, un chien. Éternité sublime et dénudée dans le gris métaphysique de la Transmauritanienne, long avatar de béton qui entaille le désert creusant un sillon dans le sable, ouvert, érotique.

Il nourrit ses oeuvres de ce qu'il ressent, de ce qu'il observe. Tout l'intéresse, tout prend un sens singulier, fécond, en fonction d'une toile à venir. Tout s'y rapporte, les moindres rêves, les fureurs, les fantasmes. Tout doit revenir à un chantier unique, le nourrir et le porter. Le port d'Algeciras, au terminus de l'Europe et de toutes les ivresses fantastiques. A l'aube du premier ferry, le robuste flamand répond à l'appel des terres brûlées d'Afrique. Merry Christmas from Spain, l'apologie de son existence ?

L'Odyssée ou l'injustice des hommes. L'horrible recours à la fuite, de toute façon, puisque la créature est à jamais perdante, et ironiquement vouée à l'échec. Une barque de migrants, de parias, de proscrits, en butte à toutes les misères. La révolte des précaires, de tous les errants de la surface de cette terre, flanqués par un monumental cyclope figurant l'impossible retour.

Oeuvre hantée, frappée d'une dimension métaphysique immédiate, peinture puissante et théâtrale, humour noir, voilà ce que propose cette version shakespearienne de Halloween. Et nous, pauvres spectateurs, confrontés à notre insu, et à notre su, à tant de déboires, de quel secours nous sera sa peinture ?

Louis d'Hauterives incarne la précision méticuleuse dans l'onirisme, le fantastique à la portée de la main, l'envoûtement. L'inventeur de rythmes et d'icônes d'un monde à jamais irréprésentable. Ut pictura poesis disait les Antiques ; comme la peinture, la poésie.

After Mother, autant de tableaux/poèmes capables d'affirmer le règne de l'art.

Silvia de Artola